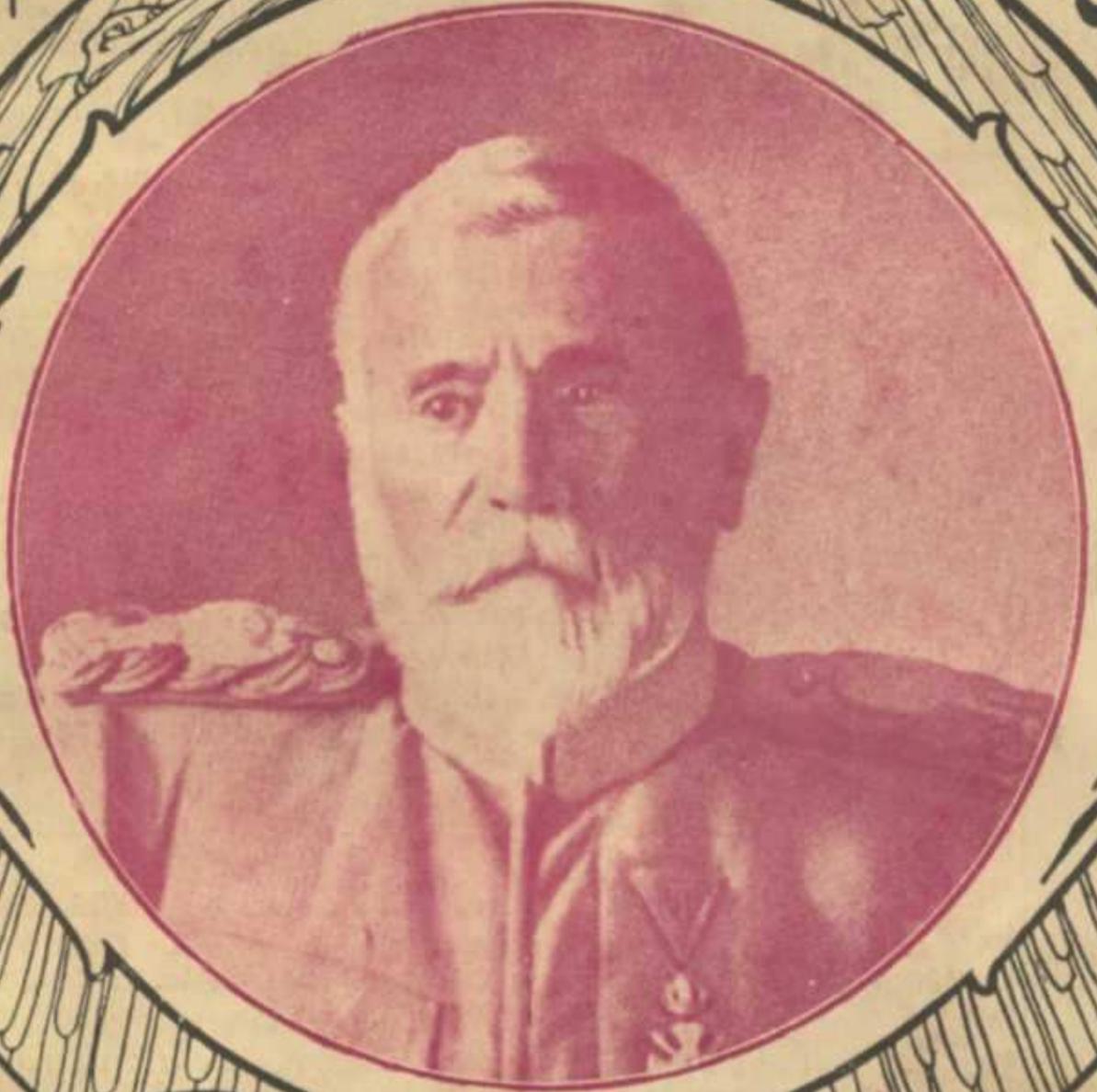


ANNÉE
1916

N°
202

LE MOIS

LITTÉRAIRE ET PITTORISQUE



AVRIL

PARIS
5, RUE BAYARD, 5



LE
Mois Littéraire & Pittoresque

SOMMAIRE

<i>Frontispice.</i> Le voïvode Putnik, médaillon de la couverture.	
— Méditation sur la Passion, tableau de GEORGES DESVALLIÈRES, hors texte.....	577
<i>La guerre.</i> « Bocheries », par PETIT-CALLOT, avec 5 reproductions.....	578
— Les gaz asphyxiants et les liquides enflammés à la guerre, par JACQUES BOYER, avec 7 photographies.....	594
— Guerre et peinture, chronique artistique, par ABEL FABRE.....	604
<i>Poésie.</i> Adoration nocturne, par PAUL HAREL.....	606
— Le labourage entre les tombes, par ALPHONSE BOURGOIN.....	607
— Aux enfants qui jouent, par AMÉLIE MURAT.....	608
<i>Roman.</i> Le diadème de cristal (<i>suite</i>), par PAUL HEUZÉ, avec une composition de M. LECOULTRE.....	610
<i>Histoire.</i> Un peuple militarisé : Les armées suédoises au XVII ^e siècle, par EUGÈNE GRISSELLE.....	617
<i>Varia.</i> La journée du Lord-maire à Londres, par F. DE BERNHARDT, avec 4 photographies.....	619
— Le martyr d'un peuple : l'Arménie, par ALPHONSE GERMAIN, avec une carte et 5 photographies.....	630
<i>Musique.</i> Les batteurs, paroles de GEORGES GOURDON, musique de H. COLMARD.....	638
<i>Pages oubliées.</i> L'Hôtel de Ville en 1848, par ALFRED MÉZIÈRES; Les blés de France, par GEORGES GOURDON.....	639

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, COLONIES et BELGIQUE : Un an, 12 francs
 Le Numéro, 1 franc

ÉTRANGER : Un an, 14 francs
 Le Numéro, 1 fr. 25

Il n'y a pas d'abonnement d'une durée inférieure à un an, mais ils peuvent partir de n'importe quel mois.

MAISON DE LA BONNE PRESSE, 5, RUE BAYARD, PARIS-VIII^e

LE MARTYRE D'UN PEUPLE

Tu sortiras triomphante de ces mornes ténèbres,
Tes yeux deviendront étoiles et resplendiront,
Tes blessures se changeront en des roses radieuses,
Et de tes cheveux blancs des lumières jailliront!

ARCHAG TCHOBANIAN.

CERTAINS peuples, comme certains individus, semblent voués au malheur. Un inexorable destin s'acharne sur eux presque sans répit et, malgré leurs constants efforts, ils ne parviennent pas à sortir de l'oppression et des tribulations : l'Arménie est de ceux-là.

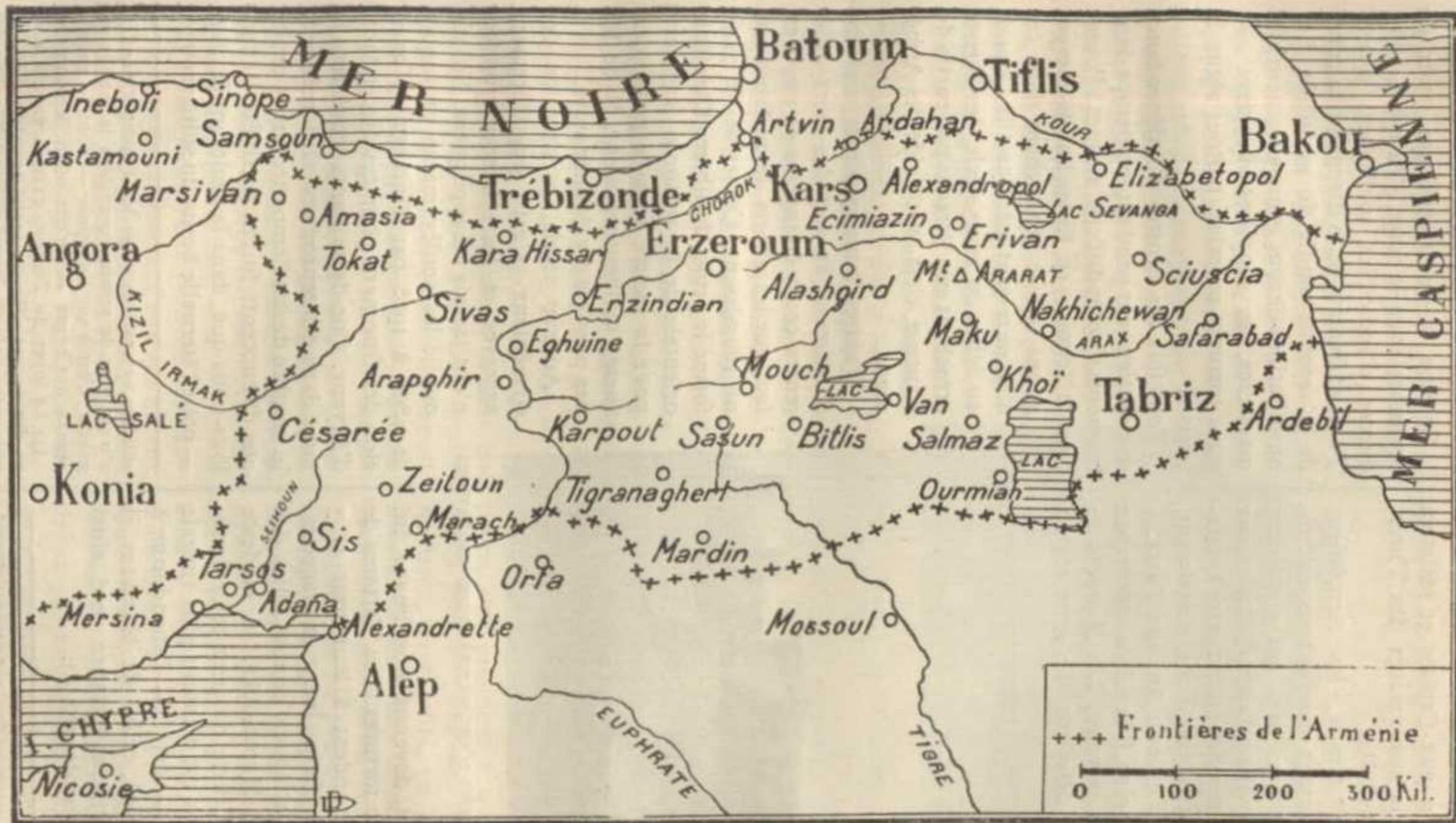
Aucun pays, dans ces douze derniers siècles, n'a souffert davantage pendant d'aussi longues périodes, aucun n'a été tyrannisé, saccagé plus injustement, meurtri, vilipendé, souillé plus terriblement. Les massacres que viennent d'y commettre les Turcs sont un des crimes les plus abominables, un des plus monstrueux forfaits qui aient ensanglanté la terre. Aussi, quoique notre époque ne soit pas facile à émouvoir, ont-ils soulevé partout l'indignation, sauf, naturellement, dans les empires centraux. Espérons que les puissances ne s'en tiendront pas à ce bon mouvement et qu'elles sauront obtenir à la victime les réparations nécessaires quand sonnera l'heure du règlement des comptes.

L'Arménie est, sans conteste, parmi les nations opprimées, l'une des plus dignes d'intérêt. Pour le prouver, il suffirait de rappeler les grandes lignes de son histoire. De très bonne heure, elle eut un foyer de civilisation et, dans la suite des siècles, elle s'appliqua sans cesse à le rendre intense; de plus, pour le conserver intact, elle lutta toujours avec une inébranlable énergie et, vaincue, releva ses ruines avec une volonté qui commande le respect.

Déjà sous Tigrane I^{er}, c'est-à-dire au IV^e siècle avant notre ère, elle avait une certaine importance; elle était en état de fournir à Cyrus un contingent militaire.

Mais c'est surtout à partir du V^e siècle après Jésus-Christ qu'elle joue vraiment un rôle. Son roi, Tiridate, ayant, en 301, embrassé le christianisme, elle devient dès lors un rempart contre la barbarie. Bientôt sa mission se précise. Par sa situation géographique, elle se dressait comme une digue devant l'afflux des hordes asiatiques; sa transformation morale lui vaut de nouvelles forces avec lesquelles l'envahisseur devra compter. Ses enfants ont désormais, dans leurs âmes, une puissance invincible. L'esprit qui les anime restera vivace et libre même quand les conquérants submergeront leur pays.

A partir du VII^e siècle, l'Arménie entre dans la phase des luttes crucifiantes. Il lui faut tout d'abord tenir tête aux Arabes et le choc finit par l'abattre. La voilà pour deux cents ans sous le joug. Puis, à peine a-t-elle joui d'une période d'indépendance qu'un nouvel ennemi l'assaille. En 1021, les Turcs Seldjoukides l'accablent sous leur nombre et d'autant plus aisément que le basileus de Byzance, se proposant lui aussi d'assujettir cette belle contrée, se garde bien de la secourir. Pour s'être vaillamment défendue, elle est mise à sac sans pitié, et le sang ruisselle. Mais la race demeure indomptable. Tandis que de valeureux princes se réfugient dans les montagnes pour y continuer leur résistance et entretenir autour d'eux le feu sacré, d'autres braves passent en Cilicie, où vivaient nombre de leurs compatriotes, et ils finissent par délivrer ce territoire de la domination byzantine. Alors ils instituent une principauté qui, bientôt érigée en royaume d'Arménie mineure, sous Léon III, rendra d'in-

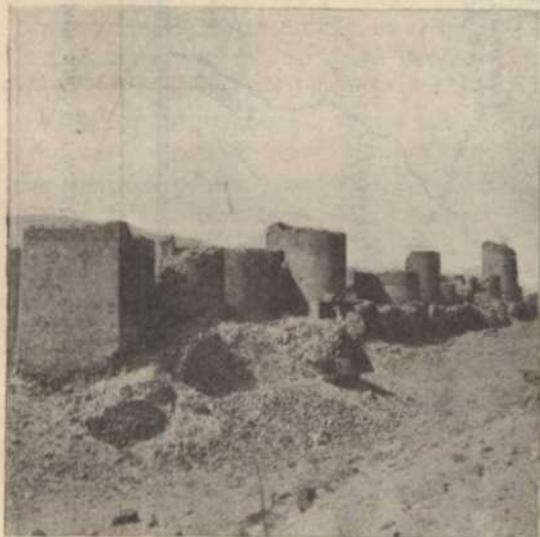


CARTE DE L'ANCIENNE ARMÉNIE HISTORIQUE A L'ÉPOQUE ROMAINE

signes services aux Croisés et résistera trois cents ans aux assauts des Turcs, puis des Mamelouks.

Pendant ce temps, les Arméniens expatriés apportent presque tous un concours efficace aux pays qui guerroyent contre le Croissant; plusieurs d'entre eux sont des chefs résolus, et c'est grâce à ceux-ci que les troupes géorgiennes réussissent, au XII^e siècle, à enlever Ani aux Turcs.

A partir de 1305, l'Arménie commence sa marche au calvaire. Les Mongols de Gengis Khan déferlent sur cette région



LES FORTIFICATIONS D'ANI, CAPITALE DES BAGDATIDES

si convoitée et, devenus musulmans, lui infligent mille tortures. Les Tartares de Tamerlan l'inondent à leur tour et y exercent sans frein leurs sauvageries. Contre leurs attaques, contre celles des Turcs et des Mamelouks, le modeste royaume de Cilicie ne peut tenir longtemps. La lutte est d'autant plus inégale que l'Europe — déjà! — l'abandonne à son sort. Épuisé, criblé de blessures, il sombre en 1375, et Byzance perd ainsi son principal boulevard (1).

(1) L'Arménie mineure, qui entretenait d'excellentes relations avec l'Occident, avait de parti-

Comme si ce n'était pas assez de retomber sous le joug, l'Arménie subit encore d'indicibles souffrances quand Turcs et Persans se la disputent au cours de la seconde moitié du XV^e siècle. Les humiliations de tout genre s'ajoutent aux massacres, les supplices succèdent aux pires tortures morales, partout règne la terreur.

Toutefois des centres d'indépendance se maintiennent pendant longtemps dans les monts d'accès difficile, surtout à l'ouest dans le Zeïtoun (1). Et les hardis compagnons qui se retranchent dans ces aires ne restent guère inactifs. Quand, au début du XVIII^e siècle, les Russes arrachent aux Persans une partie du Caucase, c'est avec l'aide des Arméniens.

D'autres bons patriotes essayent d'intéresser au sort des leurs différentes cours étrangères et peu s'en faut que les efforts de quelques-uns ne réussissent. Catherine II avait formé le projet de libérer l'Arménie orientale de la tyrannie iranienne pour la mettre sous le protectorat russe; malheureusement, il ne fut pas possible d'y donner suite.

Au XIX^e siècle, la situation des Arméniens s'est singulièrement aggravée et les réformes promises n'ont jamais été appliquées. Nul n'a oublié les soulèvements provoqués

de 1890 à 1908 par l'incoercible aversion des Ottomans pour ces descendants d'Aryens. Que de vaillants trouvèrent la mort dans des rencontres où, forcément, le nombre devait l'emporter sur le droit; que d'innocents furent sacrifiés! Rappelons-nous que, dans la seule année 1895 — pour l'éternelle honte du sultan rouge,

culières sympathies pour les Francs. Quand il n'y eut plus de prince royal dans la famille régnante, c'est à un Lusignan — dont la maison régnait à Chypre — qu'elle offrit la couronne

(1) Le foyer du Zeïtoun existait encore à la fin des années 1860, au grand scandale d'Abdul-Aziz qui voulut le détruire; mais Napoléon III réussit à empêcher l'expédition projetée.

— l'holocauste ne comprit pas moins de trois cent mille victimes.

Quant aux massacres d'hier, les détails en sont encore sans doute dans toutes les mémoires. Des vilayets entiers ont été dépeuplés. Les malheureux qui n'ont pas été tués dans leur propre pays — parce qu'ils étaient trop, — on les a rejetés dans le désert afin que les Kurdes les égorgassent, ou, comme ceux de Rodosto, on les a transportés par mer pour livrer aux flots ceux dont la faim n'aurait pas eu raison. Si l'on a épargné des femmes, c'était pour les envoyer dans les harems mahométans, destinée pire que la mort par le glaive. Si l'on a laissé la vie aux garçons bien bâtis, c'était pour les vendre comme esclaves. Et, en toutes leurs basses œuvres, les séides du sultan procédèrent avec tant de cruauté que des mères n'hésitèrent pas à noyer elles-mêmes leurs enfants dans l'Euphrate.

Quant au clergé, il était voué, avec les notables, aux châtiments exemplaires à cause de son patriotisme. Le prélat de Diarbékir a été soumis à la torture — et quelle! — avant d'être brûlé vif. Plusieurs évêques ont été poignardés, pendus ou assommés; un autre, avant son départ pour l'exil, a été ferré comme un cheval à même la chair, sous prétexte — ironie dans le goût teuton — qu'étant un dignitaire, il ne pouvait aller nu-pieds. Quatre prêtres ont été dénudés, enduits d'ordure et promenés ensuite dans la ville, procédé tout à fait digne de disciples d'Allemands.

D'autres Arméniens pâtirent des conséquences de la guerre. Ceux qui durent quitter Van lorsque les Russes évacuèrent cette ville périrent en foule soit à la suite de privations, soit sous les coups des Kurdes. Et quand les survivants parvinrent au Caucase, ils étaient encore trop nombreux pour être secourus effica-



LA BASILIQUE D'ANI

cement; aussi furent-ils décimés par le typhus, la dysenterie et l'épuisement.

Rien de plus inhumain, de plus ignoble, que cette extermination méthodique et impitoyable de toute une race sans défense. Quand, dans l'antiquité, les Égyptiens détruisirent les Hittites, au moins le firent-ils en guerriers; ils avaient en face d'eux un peuple en armes, très aguerri, qui se défendait avec ténacité dans ses montagnes. Les Turcs, au contraire, s'en prennent à une population à peu près sans défense. Ils agissent en barbares, en bandits, en bouchers. Au tréfond de ces brutes fanatisées reste un bachi-bouzouk qui ne meurt pas.

Furieux de ne pouvoir s'opposer davantage à l'avance des Russes et sentant bien leur dernière heure très proche, ils donnent libre accès à leur rage haineuse, à leur passion de carnage. Ils ne consentent point à perdre leurs victimes d'élection, ces fils d'Armen qu'ils ont toujours détestés parce qu'ils n'ont pu courber leur front, fléchir leur volonté, déformer leur croyance. Et ils s'efforcent de les anéantir avant que les libérateurs viennent prendre Erzeroum, et l'on sait s'ils ont réussi! Ils leur font

expier durement leur fierté, leur dignité, leur foi. Haine d'autant plus vile que les Arméniens, quoique nombre d'entre eux fassent de bons soldats, manquent en général de qualités guerrières. Travailleurs et commerçants avant tout, d'esprit très familial et volontiers méditatif, ils possèdent des trésors d'énergie morale, mais ce sont des adversaires qu'il n'y a plus lieu de redouter. C'est, d'ailleurs, beaucoup pour ce motif que les Turcs les persécutent avec tant d'insistance, et c'est pourquoi de tels persécuteurs n'en sont que plus odieux.

Vainement les Américains ont-ils essayé d'arrêter le bras des massacreurs, vainement ont-ils offert d'accueillir sur leur territoire les populations décimées. L'Allemagne, désireuse de débouchés en Asie et toujours prête, au reste, à commettre une infamie, attisait la rage de ses complices; pour avantager ses nationaux, pour déverser le trop-plein de ses provinces, ne supprimerait-elle pas toutes les nations du monde?

Cette extermination des Arméniens était fatale; depuis longtemps déjà la Porte l'avait commencée. L'Europe la laissant faire, elle avait pris l'habitude de tout se permettre dans cet infortuné

pays; toutes les fois qu'elle devait céder quelque chose à une grande puissance, toutes les fois qu'elle éprouvait un échec de quelque ordre que ce fût, elle se vengeait en massacrant des Arméniens, en enlevant des Arméniennes, en vendant des enfants d'Arménie.

Les sinistres fils de l'Islam se complaisent à martyriser. Que de cœurs

ils ont broyés, que de sang ils ont répandu sans pitié! A Césarée, jadis, ils coupèrent la langue à presque tous les hommes, en vue de terroriser les enfants et de les déterminer à ne parler que le turc. A Angora, récemment, ils jetèrent sur le sol 800 expulsés sans défense et leur firent éprouver mille morts à coups de baïonnette avant de les tuer tout à fait. A Zile, ils exposèrent femmes et enfants dans les plaines, sans nourriture et sansabri; et, comme les mères refusaient de se convertir, ils les transpercèrent sans vergogne devant les yeux de leurs pauvres petits. Quelles scélératesses n'ont-ils pas perpétrées? Qui dira jamais toutes les souffrances, tous les tourments infligés par ces cruels à tant d'innocentes victimes!

Les alliés ne sauraient, hélas! secourir ce peuple sacrifié. Il n'en existera plus un seul représentant dans la Turquie



RELIQUAIRE CONTENANT UN FRAGMENT DE LA SAINTE LANCE, A LA CATHÉDRALE D'ETCHMIADZIN

d'Asie quand les Russes emporteront Diarbékir.

D'après les derniers renseignements connus, le nombre des Arméniens disparus s'élève à un million au moins, et il est avéré que les Allemands ont préparé cette tragédie sanglante.

On lit, à ce sujet, dans le *Bulletin de l'Œuvre des Écoles d'Orient* :

Pendant trois ans, sous prétexte de recherches archéologiques, le baron von Oppenheim parcourut tout le pays pour préparer la réalisation de ce qui se passe aujourd'hui et en régler les détails. C'est lui qui a indiqué comment il fallait procéder.....

Au reste, les journaux pangermanistes ne nient pas les crimes des Ottomans et sans vergogne ils les excusent.

Tant de sang aura-t-il été répandu en pure perte? Les survivants endoloris n'obtiendront-ils aucune compensation? Ce serait à désespérer de tout. Aujourd'hui, nous ne pouvons que saluer les martyrs, mais demain, il faudra les venger. Ne pas le faire serait une lâcheté, une honte que les civilisés n'effaceraient jamais.

L'Arménie a occupé dans le monde une place qu'elle a le droit de retrouver, au moins en partie; elle est de ces nations qui méritent de s'administrer selon leurs

normes parce qu'elles sont restées elles-mêmes en dépit du joug étranger et qu'elles ont toujours combattu bravement pour leur indépendance. Ce ne sera que justice de lui assurer une large autonomie, de lui rendre possible une nouvelle ère de haute civilisation.

Les Arméniens sont encore assez nombreux dans les territoires russe et persan, ainsi que dans plusieurs grandes villes d'Europe, pour reconstituer leur patrie. Ils comptent dans leurs rangs assez d'esprits cultivés, de savants, d'écrivains, d'artistes de tout genre pour créer un nouveau foyer de lumière, de beauté, de savoir.

Malgré ses souffrances et ses deuils,



RIDEAU COUVRANT LE SAINT AUTEL, A LA CATHÉDRALE D'ETCHMIADZIN

l'Arménie a toujours eu des floraisons littéraires depuis le ^ve siècle, et celle du royaume cilicien fut réellement splendide. Du philosophe David l'Invincible, de l'historien Lazare de Pharb au docte Abgar, le fondateur de son imprimerie; du savant Mékhitar, le rénovateur des lettres, aux poètes et aux romanciers contemporains, elle présente des groupes d'écrivains très divers, dont plusieurs d'une rare noblesse morale ou d'un incontestable mérite.

Les Arméniens, selon M. Lynch, qui les a très sérieusement étudiés, sont ennemis des méthodes superficielles. Leurs facultés intellectuelles reposent sur une base solide de caractère. Ils se concentrent sur tout ce qu'ils entreprennent et vont toujours au fond des choses. « L'Arménien n'est pas moins intelligent que le Grec et il voit plus loin. »

La poésie arménienne, trop peu connue chez nous, est éminemment nationale. Les meilleurs poètes de là-bas ont laissé des œuvres d'une belle envolée ou d'une tendre inspiration et d'une saveur très particulière, malgré l'empreinte de l'Orient. Tels sont : Aristache de Lasdiverde, d'un souffle presque biblique; Moïse de Khorène, chantre de l'Arsacide Artachès; Grégoire de Narek, le grand lyrique du « Livre des Lamentations »; Elisée, célèbre par une épopée mystique et patriotique; Constantin d'Erzenga, moine inspiré dont quelques pièces font

penser à saint François d'Assise; Mgrditch Naghach, le métropolitain qui, par ses vertus, mérita le titre de père du peuple; Grégoire d'Akhtamar, méditatif doublé d'un coloriste expressif; Nahabed Koutchak, dont les chants d'émigré atteignent au sublime; Nersès le Gracieux, qui, dans la plupart de ses vers, semble continuer une oraison; Yermia Keumurdjian, auteur d'un délicat éloge de l'Eau; Saïat-Nova, l'« achoug »

(trouvère) de Géorgie; Lounkianos d'Erzeroum, auquel on doit de suaves hommages à la Reine du ciel.

Plus près de nous, ce sont encore : Bedros Tourian, le sensitif; Kamar-Katiba, l'énergique; Khatchatour Abovian, dont le cœur saigne dans les « Blessures de l'Arménie », et Béchik-tachélian, au nocturne tragique. Enfin, parmi les modernes, maints bons poètes, d'un esprit très près du nôtre, continuent dignement les traditions de leurs aînés tout



LE POÈTE ARCHAG TCHOBANIAN,
DIRECTEUR DE L'« ANAHIT », REVUE ARMÉNIENNE

en donnant une note bien personnelle, entre autres : Sembat Chahazizian, Tourmanian et Archag Tchobanian (1). Demain les éléments ne manqueront pas autour d'eux pour déterminer un mou-

(1) Les œuvres d'Archag Tchobanian ont été traduites dans notre langue par leur auteur lui-même. Harmonieuses, délicates, parfois très émouvantes, elles sont imprégnées d'une haute philosophie et d'un ardent patriotisme, rehaussées de nobles pensées et d'heureuses images. On doit aussi à Tchobanian d'excellentes études sur la poésie arménienne et des traductions de poèmes arméniens.

vement rénovateur. Mais il importe tout d'abord de mettre l'Arménie à même de raviver son foyer.

Les vainqueurs devront se montrer impitoyables pour les bourreaux, non certes pour des raisons d'ordre sentimental — encore qu'elles soient assez souvent très acceptables, — mais parce que notre vieux monde ne retrouvera pas l'équilibre et la paix, s'il conserve à ses confins un État où rien n'a pu triompher du désordre, un État dont la décomposition peut susciter à chaque instant de dangereux conflits. La Turquie doit disparaître tout entière, elle a perdu le droit — si jamais elle l'eut — de conserver un lambeau de puissance aussi bien en Asie que de ce côté-ci du Bosphore.

On juge l'arbre à ses fruits. Or, depuis qu'il existe, quelle a été l'action de l'empire ottoman ? Il a ruiné des pays fertiles, il n'a pas su mettre en valeur des contrées pleines de ressources; il a

semé la désolation partout où il n'a pas réussi à s'imposer du premier coup, il a abruti des populations susceptibles d'un certain degré de culture; et non seulement il n'a rien su organiser, mais il a tout désorganisé dans ses provinces. Barbare est arrivé le Turc, barbare il est resté. Le règne, beaucoup trop long, de cet indécrottable aura été une anomalie et — chose beaucoup plus grave — un fléau. Des États comme la Porte sont, dans l'ordre politique, ce que la gangrène est dans l'ordre physiologique.

Bien conduite, la Turquie aurait pu avoir une fin impressionnante; peut-être même aurait-elle racheté quelques-unes de ses fautes. A présent, elle succombera sous les malédictions et les colères, car elle déshonore son agonie. On la flétrira pour sa vilenie comme pour sa férocité. On la rayera du nombre des nations et ce sera justice.

ALPHONSE GERMAIN.

